

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 22

Artikel: Notre Grand conseil : vu à vol d'oiseau : (fin)
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199390>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements durent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.

S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les abonnés nouveaux, à dater du 1^{er} juillet, recevront gratuitement le *Conteur vaudois* durant le mois de juin.

L'abbaye des narcisses.

On apprend tous les jours quelque chose. Je sais maintenant que les narcisses parlent. Ils me l'ont fait voir dimanche dernier. Si vous ne le croyez, je ne m'en soucie ; mais, comme dit Habelais, un homme de bien, un homme de bon sens croit toujours ce qu'on lui dit et ce qu'il trouve par écrit.

Dimanche, donc, je flânais sur les pentes du mont Cubly, au-dessus des Avants. Pour la première fois, en ce mois de mai, le soleil brillait dans un ciel bleu et pas besoin n'était de se souffler dans les doigts pour se réchauffer. C'était enfin le printemps. Des prés étoilés de narcisses montait, dans la forte senteur chère aux gens de Montreux, un murmure de mille petites voix, de petits rires frais et de chansons très douces. Qui donc donnait ce concert ? Ce n'étaient pas les bourdons, les papillons, ni les abeilles ; ils n'étaient pas assez nombreux pour faire tout ce bruit. Le vent dans les arbres et les herbes ? Non plus, car aucun souffle n'agitait l'air. Était-ce peut-être l'écho de la fête de Montreux, répercuté par les pentes de Jaman ou des Verreaux ?

Me rappelant mes lectures d'histoires de peaux-rouges, je me couchai à plat-ventre sur le gazon, l'oreille collée au sol, et j'écoutai : les voix ne venaient ni du lac, ni de la montagne ; elles se faisaient entendre tout autour de moi, très faibles, mais très nettes pourtant. Chose curieuse, elles étaient toutes féminines. J'en distinguais de plus aiguës que d'autres, comme celles des petites filles. Ce n'étaient pas des voix d'Anglaises ni d'Allemandes et encore moins de certaines jeunes personnes qui ont passé quelques mois à l'étranger et qui rougiraient de parler avec naturel. Leur accent sonnait comme celui de la bonne terre de Vaud.

Étais-je sous l'empire de quelque hallucination d'un de ces songes qu'on fait tout éveillé ? Je me pinçai pour me convaincre que je ne dormais pas et je n'eus pas besoin de renouveler l'épreuve : elle fut concluante, je ne rêvais ni ne sommeillais. Alors, ne faisant plus un mouvement et retenant mon souffle, je tendis de plus en plus l'oreille. Le son des conversations, des rires et des chants m'arrivait plus distinct. Soudain, la corolle d'un narcissisme m'ayant frôlé la joue, j'entendis, sans en perdre un mot, ce refrain chanté d'une voix très juste, quoique légèrement aigrelette :

C'est un beau château,
Va-t'en tire et lire et lire,
C'est un beau château,
Va-t'en tire et lire et lire.

Il n'y avait plus de doute possible, ce narcissisme chantait ! J'en approchai d'autres de mes oreilles. Ceux-là fredonnaient des airs rappelant des rondes enfantines, comme j'en avais entendu sur la place de la Rouvenaz. D'autres encore babillaient ainsi que des écolières ou

étaient secoués de rires tintant comme de minuscules grelots : hi, hi, hi ! hê, hê, hê ! ho, ho, ho !

Vous allez dire, aimables lecteurs, que j'allais la cervelle à l'envers. Dites seulement, je ne vous'en voudrai pas. Moi-même, dans mon pré du Cubly, je me suis traité de fou, refusant de croire à ce miracle de narcisses se comportant comme une bande de fillettes à la promenade. Mais force me fut de me rendre à l'évidence.

Tenez, voici, mot pour mot, un dialogue entre un gros narcissisme et un petit aux pétales crème à demi déployés :

Le gros narcissisme. — Dis-moi, petiot, tu me parais joliment excité. Te serais-tu encore laissé tourner la tête par cet écervelé de papillon blanc avec qui tu faisais la causette ce matin ?

Le petit narcissisme. — Ne dites pas de mal du papillon blanc. Je l'adore, ce garçon. Il est si aimable, si gai, si amusant et il parle avec tant de grâce ! Vous vous seriez pâmé à l'entendre conter l'abbaye des narcisses d'hier...

Le gros narcissisme. — Tu veux dire : le carnage des narcisses ?

Le petit narcissisme. — Mais non, l'abbaye, la grande abbaye. Il ne se peut rien imaginer de plus merveilleux. Du haut d'un arbre de la Rouvenaz, mon gentil papillon a tout vu, et il frémissait d'aise en me faisant son récit. Il y avait d'abord, m'a-t-il dit, une espèce de montagne de gradins couverte d'une multitude d'hommes et de femmes en habits de gala. Au bas de cette montagne, d'autres femmes et d'autres hommes, mis encore plus superbement, faisaient de la musique, chantaient et dansaient. On voyait aussi un petit château de Chillon d'où partaient les trilles de deux rossignols vêtus de soie et de velours et qu'on appelait, si je ne me trompe, le marquis et la marquise Troyon de Cheseaux. Et, à chacune de leurs roulades, la foule sur les gradins battait des mains, trépignait et criait : Bravo ! Bravo ! bis ! bis ! bis ! Ensuite, de grandes fleurs, dans chacune desquelles était caché un enfant, se sont mises à ronder, formant des bouquets et des guirlandes qui se nouaient, se dénouaient et se renouaient sans cesse. Les plus âgés des hommes et des femmes pleuraient de joie à ce spectacle.

Pour finir, d'autres fleurs en monceaux énormes figurant des voitures, des chevaux, des vélocipèdes et d'autres machines roulantes ont tourné dans un jardin, sous une pluie de roses, de giroflées, de gentianes, de boutons d'or, de narcisses et bien d'autres fleurs dont je n'ai pas retenu les noms. Les femmes avaient toutes un narcissisme au corsage ; les hommes, à la boutonnière et les enfants, au chapeau. Et tout le monde criait : Vive l'abbaye des narcisses ! Jamais, au grand jamais, nous ne fûmes plus choyés, plus adorés... Que n'étais-je de la fête !

Le gros narcissisme. — Je te conseille de te plaindre ! Sais-tu comment elle a fini, ta fête ? Ton charmant papillon a négligé de te le dire.

Elle a fini dans un épouvantable massacre. Je le tiens d'une abeille qui a suivi l'affaire jusqu'au bout. Tes « adorateurs » se sont arrachés les bouquets des mains, les bouquets de narcisses, et alors a commencé une mêlée générale où nos pauvres compagnons servaient de projectiles ; et quand les bras ont été las de les lancer et les nez de les recevoir, les chevaux, les voitures, les piétons, toute la féroce cohue a foulé les pauvres corolles dans le dernier effort de sa rage. Voilà ta belle abbaye, niobet que tu es !

Le petit narcissisme. — Niobet vous-même ! S'il me plaît à moi de mourir après avoir été encensé comme un dieu par une foule en délire, qu'est-ce que cela peut bien vous faire, vieille quinquerne ?

Le gros narcissisme. — Ne fais donc pas ton frelu, espèce de crazet !... Finir comme tu le souhaites, c'est renier sa race.

Le petit narcissisme. — Vous serez toujours le même gnagnou ! Qu'en aurez-vous de plus d'être brouté par une des vaches des messieurs Dufour ?

Le gros narcissisme. — J'aurai la consolation de me dire que je retournerai à la terre où je suis né et que je servirai à la fertiliser, au lieu de pourrir sur le macadam, loin de l'Alpe.

Le petit narcissisme. — Mais, c'est ainsi que les choses se passent maintenant ; c'est le progrès.

Le gros narcissisme. — Kaise-té, brelurin, fourtriquet, mourveux !

Le petit narcissisme. — Coffe ! tadier ! gougan !

Cric ! crac ! j'arrachai les deux vilains querelleurs et en ornai mon chapeau, pour leur apprendre à jouer aux hommes et à imiter nos travers.

Cette exécution faite, toutes les petites voix se turent comme par enchantement. Je n'eus plus autour de moi que des narcisses comme sont tous les narcisses, et leurs étoiles d'un blanc laiteux me parurent bien plus belles et plus parfumées qu'au moment où elles chantaient et jacassaient, si bien que, songeant à toutes celles qui avaient été profanées au bord du lac, le jour même et la veille, je partis en n'emportant que le gros narcissisme, ennemi des fêtes, et le petit qui est pour le progrès.

V. F.

Notre Grand Conseil

vu à vol d'oiseau.

(FIN)

Huit heures ont sonné à toutes les horloges de la ville, même à celles qui retardent. Marc-Antoine Trinelet monte solennellement le chemin de la Barre, et se dirige vers le Château.

Ça !... Marc-Antoine Trinelet ?... Parfaitement, Marc-Antoine Trinelet. Hein ! vous avez peine à le reconnaître. Voyez-vous, il n'y a rien de tel que le Grand Conseil pour vous changer un homme !

Marc-Antoine Trinelet a déjà su mettre dans sa démarche et dans sa tenue toute la dignité qui convient à un représentant du pays.

Regardez-le donc ! Avec ses deux mains sur

le dos comme un homme qui a marié toutes ses filles et n'a par conséquent plus aucun souci en ce monde, il n'a certes pas l'air d'un pétaquin, et personne ne s'y trompe.

Lui-même éprouve un légitime plaisir à voir son image, et quand il passe devant un magasin, il la cherche instinctivement dans la vitrine. « Mouchons-nous dignement, a-t-il l'air de dire quand il sort son mouchoir, je suis de l'autorité ! »

Mon Dieu, ne lui enviez pas trop ce petit plaisir, la Julie se charge déjà de lui faire passer ces façons.

Sur la terrasse du Château et dans la salle des pas-perdus, il a retrouvé des collègues. Ces messieurs se sont formés, comme les escarots autour d'une feuille de salade, en groupes sympathiques. Marc-Antoine n'en est plus à sa timidité des premiers jours. Il est du reste de cette race de paysans vaudois qui ne s'étonnent pas facilement, et qui se mettent à leur aise partout. Il a déjà fait connaissance d'une quantité de ses collègues, et hier, il a bu chopine avec un Conseiller d'Etat. Tout cela lui donne droit de cité.

Il a appris une foule de choses : à se promener de long en large dans les couloirs ; à s'asseoir d'une façon majestueuse sur les banquettes rembourrées. Il sait lire sa *Revue* d'un petit air dédaigneux, comme quelqu'un qui ne prend qu'un intérêt médiocre aux journaux et à la politique.

Ne croyez pas trop à ces airs détachés. Il ne peut s'empêcher de temps à autre de lever les yeux vers la tribune publique, afin de voir si on l'observe. Son ambition secrète, c'est d'y voir un jour le fils au ministre qui étudie pour être avocat. Il lui fera alors de la main un petit signe protecteur.

Il sait maintenant se reconnaître. Il ne confond plus la table du soleil avec celle du Conseil d'Etat, et il faut dire qu'il se tourne plus souvent vers cette dernière. Il faut bien apprendre à connaître nos magistrats, n'est-ce pas ? Il trouve que ces messieurs ont rien l'air fier, c'est ce qu'il lui faut. Quant au président, on ne peut pas dire qu'il en soit enchanté. Comme il le disait fort bien le jour d'avant à un de ses collègues, en buvant chopine à l'auberge de la Glisse : « Il va pourtant d'une vitesse, ce président, on n'a pas le temps de s'y reconnaître. Il te déblote cette affaire comme une bobine de fil retors. C'est pas des manières, ça, quand on ne sait plus où on en est ! La sage-femme a toujours pas oublié d'y couper le fil. »

On lui a montré aussi M. le chancelier d'Etat !

— Pas possible, oh ! c'est le chancelier ! Pardine, si on le connaît, on voit assez son nom sur les décrets et les arrêtés. Il a l'air d'un bien joli homme, bien avenant ! Et c'est espèce de cage là-bas, a-t-il demandé. Tiest-ce que c'est ?

— Ça c'est pour les journalistes !

— Oh ! c'est ça ! Et Marc-Antoine ne s'est pas attardé longtemps sur cette idée. Pour lui, les journalistes n'offrent aucun intérêt. « C'est pas un métier, ça, » déclare-t-il dédaigneusement.

Il ne prend guère la parole, notre conseiller.

Il n'est pas orateur pour un sou, et il sait d'avance qu'il ne peut pas pider avec ces alangués, ces mina-mor de citadins. Il se contente de manifester depuis le couloir.

Puis quand il veut se faire une opinion bien nette, il s'en va boire un verre au café voisin. Comme tout bon Vaudois, il pense qu'il n'est rien au monde de tel qu'un verre de blanc pour éclaircir les idées, et le vin de la Cité doit avoir des propriétés particulières, car chaque fois que Marc-Antoine remonte à la salle du Grand Conseil, il a son opinion toute faite.

Marc-Antoine a beaucoup de loisirs. Comme il est trop éloigné de la maison pour rentrer chez lui chaque jour, il faut bien occuper ses soirées, et du reste, il trouve qu'il faut profiter, pendant qu'on est par ce Lausanne.

C'est ainsi qu'il est allé au Théâtre, au Kursaal, à l'Exposition des Beaux-Arts.

Tout cela ne lui dit pas grand chose. Tout en feignant de s'intéresser à la *Fille de Madame Angot*, au fin fond de son cœur, il trouve que la représentation donnée il y a quelques mois par la Dramatique de son village, au Mécanique, valait bien mieux que tout ce théâtre : « Au moins, dit-il, c'est du patriotique, et puis on se comprend ! »

Quant au Kursaal, il l'apprécie encore moins. Les exercices d'adresse le laissent froid, parce qu'il est persuadé que tout est truqué. Les danseuses et les chanteuses plus ou moins décolletées ne l'émeuvent guère plus. « Ti possible, pour des gaillardes, dit-il à son voisin, faut-il pourtant être dévergondée, de se montrer devant le monde, ainsi attifée. Allons-nous en boire un verre, il me viendrait à portée de lui montrer les cornes ! »

N'allez pas croire non plus qu'il recherche d'autres distractions moins permises. Sous ce rapport, la Julie peut être sans souci. Il trouve qu'« il faudrait être rudement affamé. »

Non, ce qu'il aime, c'est de rencontrer quelques collègues et de causer avec eux bien gentiment et bien sérieusement. Sous ses dehors rustiques, il a un gros bon sens, il a surtout un grand désir de bien remplir son mandat. Dans son village, il a rarement l'occasion de parler avec des gens du dehors ; aussi est-ce pour lui un régal, que de savoir ce qu'on pense dans un autre coin du canton, de l'état de la vigne, du prix du bétail, de la guerre anglo-boère, etc.

Et quand le patron du café vient dire : Messieurs, on ferme, il rentre bonnement à son hôtel, un de ces bons vieux hôtels, comme il y en a heureusement encore chez nous, sans luxe ni dorures, mais où les chambres sont confortables, l'hôtesse aimable, et l'ordinaire bien soigné.

De temps à autre, il écrit à la Julie ; oh ! pas souvent, une ou deux fois de tout le temps de la session. Il raconte l'emploi de ses journées, donne des directions sur l'ouvrage qui doit se faire, constate que les pièces de cinq francs se brient rudement vite, quand même on ne fait point d'extra, et s'endort content.

Et la Julie lui a répondu, lui donnant des nouvelles de la maisonnée, d'abord : le petit Louis a poussé les ourles ; la vache taconnée est à goutte ; puis du village ; le syndic fait réparer la fontaine ; M. le ministre a une *éréty-pèle* ; on a eu un *soufragant* de la ville, etc.

Et quand enfin, la session a été terminée, Marc-Antoine Trinelet a repris le chemin du logis, tout content de déposer l'anglaise et de reprendre le broustou.

Au fond de sa valise, il y a ses cadeaux : une belle robe pour la Julie, des biscômes pour tous les petits, avec un livre d'images pour le Louis, un nécessaire de couture pour la Rosine, etc.

Marc-Antoine Trinelet, député du cercle de Trois Etoiles, est rentré dans ses habitudes.

PIERRE D'ANTAN

Le Désaley.

Les bureaux électoraux de Lausanne étaient dimanche dernier au Désaley.

C'est la coutume.

La course au Désaley est le dernier acte de la grande période électorale. Un long intervalle le sépare, il est vrai, des actes précédents. Il arrive quand on ne l'attend plus. Mais, pour se faire désirer, cette dernière ma-

nifestation ne manque cependant jamais son effet.

Vous pensez bien que ce n'est point pour compter, vérifier, pointer et inscrire des bulletins de vote que les membres des bureaux électoraux s'en vont au Désaley. Cette réunion *in extremis* n'a même pas pour but de rechercher et de rectifier, au besoin, les erreurs — il y en a toujours quoi qu'on fasse — commises dans le cours de l'ingrate opération du dépouillement.

D'ailleurs, il serait trop tard pour retourner en arrière. Les candidats proclamés vainqueurs ont tenu séance ; ils ont validé leur élection ; ils pérorèrent et décrétèrent déjà à tort et à travers, sans souci des pauvres électeurs-contribuables, dont l'éphémère souveraineté ne revient que tous les quatre ans, comme le 29 février, et, dans les Conseils, on ne se demande guère

Si d'aucuns n'y sont pas, qui pourraient y prétendre,
Et si d'autres sont là, qui auraient dû céder.

Les membres des bureaux vont au Désaley pour s'amuser et ils s'y amusent en toute conscience.

Nous avons pris, dimanche, à la gare de Lausanne, le train de 2 h. 13, qui nous a déposés à l'entrée du tunnel de Chexbres. Pas moyen d'aller plus loin pour le quart d'heure ; le fil est coupé.

Eh bien, oui, ce farceur de tunnel, trait d'union entre nos Confédérés et nous, ne nous jouet-il pas le vilain tour de se boucher ; et cela juste au moment où les Vaudois s'apprentent à célébrer, par de brillantes fêtes, le centenaire des événements qui ont à jamais scellé l'alliance de la Suisse et du canton de Vaud. Ironie des choses !

On ne saurait croire le nombre de curieux qu'attire ce fâcheux accident. Tandis que les étrangers, qui viennent admirer nos rivages, et les gens pressés maudissent le contretemps, il est des gens dont ça fait le bonheur. Dimanche, nous avons vu des pères et mères, qui s'étaient embarqués avec tous les enbarras charmants de la famille, bébés, bibérons, poussettes et le reste, pour le seul plaisir de goûter les ennuis d'un transbordement. Des goûts et des couleurs,...

Mais que nous voici loin de nos moutons.

Le chemin qui, du hameau de la Croix, conduit au Désaley, est une pente vertigineuse et fatale, qu'il est bien difficile de remonter, quand on s'y est imprudemment engagé.

« Ma foi, à présent tant pis, » s'écriait l'un de nous en dégringolant, « adviene que pourra. » Et, du coin de l'œil, il lorgnait les bouteilles que, là-bas, au milieu de la pente, à l'ombre de l'antique demeure des moines, les vigneronniers disposaient sur des tables improvisées recouvertes de papier blanc.

Quelle drôle de situation que celle de ce Désaley, arrêté là, comme par miracle, au milieu de la dégringolade des rochers, des vignes et des murs. Il suffirait d'un rien, semble-t-il, pour le précipiter dans le lac. Mais il n'y a pas à craindre ; le vin des moines et l'eau ne sont point faits l'un pour l'autre.

En arrivant, on se mit à table. A table se dit ici au figuré ; car le grand nombre des participants obligea l'amphitryon à mettre tout à contribution. Toute surface plus ou moins plane tient lieu de table ; partout des assiettes, au dedans et au dehors, sur les planches du pressoir, sur les grandes cuves rondes ou ovales, sur les tonneaux renversés fond sur fond, sur les murs même. Le coup d'œil est vraiment des plus pittoresques.

Le menu ? Très simple : pain, jambon, fromage. Ici, la base du repas, le « plat » de résistance, c'est le Désaley. Chacun le sait et y fait honneur.

Quel charmeur que ce petit blanc qui pétillait